

CHRISTIAN GAILLY

L'AIR

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'AIR

DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987
K.622, 1989 (“double”, n° 71)
L’AIR, 1991
DRING, 1992
LES FLEURS, 1993 (“double”, n° 77)
BE-BOP, 1995 (“double”, n° 18)
L’INCIDENT, 1996 (“double”, n° 63)
LES ÉVADÉS, 1997 (“double”, n° 65)
LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998
NUAGE ROUGE, 2000 (“double”, n° 40)
UN SOIR AU CLUB, 2002 (“double”, n° 29)
DERNIER AMOUR, 2004 (“double”, n° 94)
LES OUBLIÉS, 2007
LILY ET BRAINE, 2010
LA ROUE ET AUTRES NOUVELLES, 2012

CHRISTIAN GAILLY

L'AIR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1991 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

*Jamais deux
sans trois.*

Soti traverse l'atelier en se tenant la main droite, avec la gauche, forcément, je ne vois pas comment faire autrement, comment se tenir une main autrement qu'avec l'autre.

Le pouce en l'air, de la main droite, libre, le pouce, levé, les quatre autres doigts serrés dans les cinq autres, ça fait dix, aucun doigt ne manque à ses mains, ni à l'une ni à l'autre.

Je dis ça parce que Soti aurait pu en perdre un, arraché à la guerre, gelé à la montagne, croqué par un requin à la mer mais non, ils sont tous là.

C'est en les tenant comme décrit que Soti traverse l'atelier, une ancienne chapelle convertie à l'art, à la place du Christ à l'autel Soti a logé une peinture verticale qui ne représente rien, rien de passionnant, ça vaut mieux, rien de rien, c'est préférable.

Soti ouvre la porte de la chapelle, de la main gauche, sort, marque un temps sur le perron.

La lumière l'a saisi, il est près de midi.

Il fait beau, très chaud, la cour est immense.

Abel traverse la cour.

Abel s'arrête au milieu de la cour.

Comme une masse morte Abel se laisse tomber entre deux pavés.

Abel est malade.

Abel se laisse mourir depuis qu'on a empoisonné Romulus, donc son frère.

Romulus ne rentrait plus.

On l'a retrouvé raide, baignant dans son écume, sur le bas-côté de la route, celle qui longe le château, la grande maison, la belle demeure, propriété de Charles Soti, artiste-plasticien.

Abel depuis se laisse mourir, de chagrin ou similaire.

Abel ne sait pas que Romulus est mort, Abel ne sait rien.

À sa façon Abel sait.

Abel ne voit plus les yeux de Romulus, sa tête, son corps, son pelage orange.

Romulus et Abel ne mangent plus ensemble, dans la même assiette, ne chahutent plus ensemble, dans la même herbe verte, ne se poursuivent plus à travers le parc, ne montent plus dans les arbres, ne dorment plus l'un contre l'autre.

À sa façon Abel pense que c'est suffisant pour se laisser mourir.

Soti descend l'escalier du perron en se tenant la main droite.

Au passage Soti accroche sa chemise aux épines du rosier, la manche gauche.

C'est une chemise à carreaux noirs et verts.

Les carreaux ne sont pas noirs et verts, chaque carreau est noir ou vert.

Une alternance de carreaux verts et noirs.

Un noir, un vert, rien d'autre.

Un vert, un noir, rien que ça.

Soti accroche sa manche gauche parce qu'il descend, quand il remonte il accroche la manche droite.

Le perron est à double escalier, un de chaque côté.

Soti descend l'escalier de droite.

Si Soti avait emprunté l'escalier de gauche il aurait accroché sa manche droite aux épines du rosier.

Le rosier pousse au centre, monte, déborde largement la rampe de l'escalier, de chaque côté, de chaque escalier.

En sortant de l'atelier Soti emprunte toujours l'escalier de droite, la question est réglée.

Soti recule, d'un mouvement se dégage, maugrée, râle.

Le rosier n'est jamais taillé.

Soti achève de descendre l'escalier.

À présent Soti contourne la pelouse qui encercle le buis.

Soti s'engage sur les pavés, commence à traverser la cour.

Jadis la cour n'était pas pavée.

Soti a fait paver la cour avec les pavés de la route.

Jadis la route était pavée.

Soti a racheté les pavés de la route.

La commune avait décidé de refaire la route, de la goudronner.

Soti a d'abord protesté pour la route qui était plus belle pavée puis a profité des pavés pour la cour qui est plus belle pavée.

Au milieu de la cour les pieds de Soti croisent la tête d'Abel.

Soti ne se baisse pas pour caresser la tête d'Abel, sa douleur au pouce l'en empêche.

À ce moment-là Soti pense qu'il souffre plus qu'Abel, qu'Abel peut attendre.

Abel à sa façon n'attend rien de personne.

Soti achève de traverser la cour en se tenant la main.

On entend le piano.

Ce n'est pas un piano mécanique.

Même si cette musique, cette manière de la jouer, le sont un peu, mécaniques, le piano, lui, ne l'est pas, mécanique.

Bien que tout piano soit mécanique, me dis-je.

Pour qu'un piano soit dit mécanique il faut et il suffit que personne n'en joue.

Quelqu'un joue du piano.

Suzanne, femme de Soti.

Suzanne joue pour se calmer.

Suzanne s'est remise au piano depuis que Soti ne sait plus quoi faire, ça arrive aux meilleurs d'entre nous, la preuve, je ne savais plus quoi faire, je me suis remis à écrire.

Le piano calme Suzanne.

Le piano aide Suzanne à patienter, à espérer.

La beauté de l'ordre musical qui est l'ordre musical de la beauté aide Suzanne à attendre.

La beauté permet à Suzanne d'oublier qu'elle attend, patiente, espère.

Suzanne joue du matin au soir Le clavecin bien

tempéré, le clavier si vous voulez, moi je veux bien mais sur le mien c'est marqué Clavecin.

Avec une pause pour déjeuner entre les deux cahiers.

Le jeu de Suzanne est encore hésitant.

Depuis six mois que dure le manège, ce petit, ce grand manège, Suzanne a fait beaucoup de progrès.

Encore six mois d'impuissance pour Soti et ça ira très bien pour le jeu de Suzanne.

Dans six mois le jeu de Suzanne ne sera pas parfait mais peu importe.

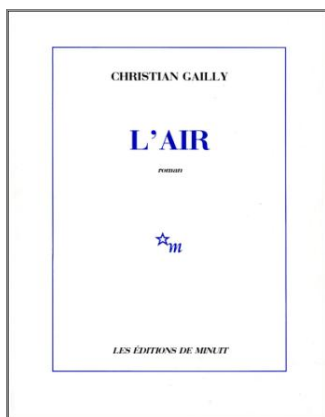
Le jeu de Suzanne ne sera jamais parfait mais peu importe, j'ose le dire, il faut que quelqu'un ose le dire, et moi, puisque je suis là, en position de devoir parler pour Suzanne, je le fais, je le dis, je dis que le jeu de Suzanne ne sera jamais parfait mais peu importe, voilà, je l'ai dit, il fallait que quelqu'un le dise, et moi j'étais là, dans la position du professeur de piano, du professeur de province qui n'ose pas dire à son élève, du professeur de campagne qui a peur de perdre son élève et qui n'ose pas dire : Madame Soti, votre jeu ne sera jamais parfait mais peu importe.

L'autre jour à la radio j'entendais un grand pianiste, un vieux virtuose qui disait : Aujourd'hui, voyez-vous, ce qui nous manque, ce sont les fausses notes.

Puis : Je hais la perfection, car la perfection, voyez-vous, c'est la mort.

La mort de l'art ?

Non, je ne crois pas, je crois que disant ça le vieil homme pensait à la mort de l'âme, sa propre mort, la mienne, la vôtre, notre mort à tous, c'est vite passé.



Cette édition électronique du livre
L'Air de Christian Gailly
a été réalisée le 28 août 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707313737).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707327918

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr